

veux que vous me donniez la main pour me conduire à l'autel, car c'est dans une église catholique que nous serons unis, je l'ai promis à la Vierge.— Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Fernand craignait de répondre ; il ne voulait pas détruire cette dernière illusion. Il fit un signe de tête et pressa dans ses mains la main de la jeune fille.

— J'accepte votre promesse, reprit Anna ; tenez, voici la fleur que je lui donnerais s'il était ici ; en son absence, c'est à vous qu'elle appartient.

La jeune fille détacha un bluet du bouquet qui ornait sa ceinture. Fernand prit la modeste fleur, et, l'approchant de ses lèvres :

— Je garderai ce précieux souvenir, dit-il, et un jour, si je me marie, je le donnerai à ma fiancée comme le gage du plus pur et du plus fidèle amour.

La jeune fille sourit, et, se penchant vers le jeune homme avec un regard d'une ineffable mélancolie.

— Au revoir, dit-elle, je m'en vais, ma mère serait inquiète. Demain, je reviendrai... nous causerons encore de lui... au revoir.

Fernand resta muet et la regarda s'éloigner lentement. Elle avait déjà disparu derrière les arbres, qu'il cherchait encore sa blanche silhouette au milieu des herbes en fleur de la prairie. Ce qui se passait en lui, nous n'essaierons pas de le décrire : immobile, les yeux fixés à l'horizon, en vain il tentait de rassembler ses idées.

Quand il sortit de l'espèce de rêve où cette rencontre l'avait plongé, ses yeux étaient mouillés de larmes, et son Pétrarque était tombé dans la rivière.

III.

Fernand s'en revint le front pensif et l'âme agitée. En rentrant à l'hôtel, il trouva une lettre pressante de son oncle, M. de Sercamp, qui, disait-il, l'attendait le lendemain à Cologne, où il ne devait rester que deux jours.

Le chemin de fer de Liège à Aix-la-Chapelle n'était pas encore terminé, et il fallait un grand jour pour faire la route. Remettre son départ d'une heure, c'était s'exposer à ne plus trouver M. de Sercamp à Cologne.

Mais la jeune étrangère, en quittant Fernand, ne lui avait-elle pas jeté cette promesse : "A demain ?" Et depuis quand les jeunes gens conviés à un doux entretien par une jolie bouche ont-ils fait la sottise de ne point s'y rendre ?

Un sentiment d'exquise délicatesse disait cependant à Fernand qu'il ne devait pas étendre plus loin une relation que le hasard d'une ressemblance avait seul formée ; qu'il lui appartenait d'agir avec une prudence qu'un esprit malade méconnaissait innocemment ; qu'il ne pouvait pas en un mot, aller à ce rendez-vous du lendemain.

Mais son cœur lui demandait en même temps si le doigt de la Providence n'apparaissait pas dans cette occasion, si les convenances ne devaient point ici céder le pas aux avertissements secrets de son âme, si enfin il n'était pas de son devoir de poursuivre jusqu'au bout cette mission consolatrice qu'il avait tacitement acceptée.

L'esprit de Fernand flottait entre ces deux partis à prendre, et nul n'aurait su dire lequel des deux allait triompher, lorsque l'hôtesse vint mystérieusement le prier de la part de lady Stw....—la mère et la fille,—de vouloir bien lui accorder quelques instants d'entretien.

Fernand trouva la noble dame dans une petite chambre très-simple qui lui servait de salon. Les douleurs de l'âme ont bien vite rompu les liens de l'étiquette.

Monsieur, dit lady Stw...., vous pardonnerez à une mère l'irrégularité de la démarche que je fais auprès de vous. Vous êtes jeune, votre cœur ne s'est pas encore desséché au souffle de l'expérience, je lis dans vos traits que

vous l'avez grand et généreux.—Vous savez nos malheurs, vous me pardonnerez.

Fernand s'inclina sans répondre. Le cœur lui battait violemment.

— Une ressemblance que j'ose dire heureuse, reprit l'étrangère, a causé sur l'esprit de ma fille une impression que je comprends maintenant que je vous vois. Anna m'a dit votre entretien, votre rencontre dans la prairie, la promesse que vous lui avez faite.... Vous n'avez pas voulu déchirer son cœur en soulevant le voile qui cachait la vérité, je vous en remercie. Mais ce n'est pas tout. Voulez-vous me permettre de vous dire le service que j'attends de vous ?

— Puissé-je, Madame, accomplir tous vos vœux !

— Ce soir, monsieur, en retrouvant sur le visage de ma fille cette expression tranquille des jours plus heureux, un rayon d'espoir a lui dans mon âme, et lorsque j'ai connu la cause de ce calme, il m'a semblé que le ciel avait enfin pris pitié de mes douleurs. Trop longtemps éprouvée pour croire sans réserve à un pareil bonheur, j'ai voulu savoir si mon cœur ne se faisait pas illusion. J'ai fait appeler le docteur, et il m'a confirmée dans mon espérance ; il m'a dit qu'il fallait saisir cette occasion et se hâter de développer le germe de la guérison. Il s'est offert à vous parler, mais j'ai mieux aimé le faire moi-même ; j'ai mieux aimé aller à vous sans détour et vous dire : "je suis mère, et vous pouvez sauver ma fille."

— Au nom du ciel ! madame, parlez, je vous écoute, interrompit Fernand.

— Quand vous rencontrerez ma fille, monsieur, je vous en prie, ne vous détourniez pas du chemin.

— Veuillez croire,...

— C'est une folle, je le sais, sa vue peut inspirer de la pitié, et la pitié est un sentiment pénible auquel on peut vouloir se soustraire.

— La pitié, Milady, est un noble sentiment que le christianisme a élevé au rang des vertus ; c'est toujours un devoir quand ce n'est pas un attrait.

— Je vous ai bien jugé, et la noblesse de votre âme m'encourage à vous demander plus encore. Achevez l'œuvre que vous avez commencée, c'est une mère qui vous en conjure ; sauvez ma fille : Dieu saura vous récompenser.

— La plus grande récompense est dans mon cœur, madame, et si je pouvais tout ce que je souhaite, ce serait bientôt à moi de vous implorer. Tenez, milady, je vais vous ouvrir mon âme : lorsque vous m'avez fait appeler, j'hésitais sur ce que j'avais à faire ; maintenant je n'hésite plus. Vous-même m'avez montré le chemin, je le suivrai. Demain, je pars, un devoir m'éloigne pour quelques jours de ces lieux, mais j'y reviendrai bientôt, et puis-je alors combler les plus chers de vos vœux et des miens !

— Je vous confie ma fille, monsieur ; son honneur et sa vie sont entre vos mains.

— La foi du gentilhomme vous est garant de l'un, fasse le ciel que je puisse sauver l'autre !...

Fernand allait ajouter quelques mots, mais il les retint sur ses lèvres. Ses yeux seuls exprimèrent sa pensée, et milady les comprit. Elle saisit la main du jeune homme et lui dit avec effusion :

— Un jour, monsieur, nous reprendrons cette conversation à l'endroit où nous l'avons laissée.

IV.

Quelque pressante que fût la lettre de son oncle, quelque importantes que fussent les affaires dont il avait à l'entretenir, Fernand, après la conversation qu'il avait eue avec la mère de miss Anna, ne put se résigner à partir le lendemain, et, dût-il ne plus trouver son oncle à Cologne, il remit son voyage au jour suivant.